IOULIA IAKOVLEVA

Et soudain le chasseur sortit du bois

roman traduit du russe
par Mireille Broudeur-Kogan

ACTES SUD

LES PERSONNAGES

ZAÏTSEV, Vassili, inspecteur à la police criminelle de Leningrad, chef de la brigade n° 2. Parfois appelé par son diminutif familier, Vassia. Il semble que son vrai prénom, dans une autre vie, fut Alexeï (diminutif Aliocha).

Les cinq membres de la 2e brigade dirigée par Zaïtsev sont :
– SÉRAFIMOV, appelé parfois Sérafim ou Sima, fils de pope ;
– KRATCHKINE, célèbre inspecteur de police sous Nicolas II, à la fois enquêteur et photographe dans l'équipe de Zaïtsev, le plus âgé des cinq ;
– MARTYNOV, parfois appelé, plaisamment, Macaque ;
– SAMOÏLOV ;
– NEFIODOV, Klim Prokhorovitch, le plus jeune collaborateur de Zaïtsev. Récemment parachuté dans son service par la Guépéou (police politique). Déplacé ensuite au service des archives.

KOPTELTSEV, Alexandre Alexéïevitch, chef du service de la police criminelle de Leningrad, récemment muté de la Guépéou (personnage ayant réellement existé).

LOUKINA, Praskovia dite familièrement Pacha, concierge de l'immeuble de Zaïtsev, chargée également d'entretenir le ménage de ce dernier. Quelques allusions au fait qu'elle aurait été sa nurse quand il était enfant.

KIROV, Sergueï, premier secrétaire du parti et président du Soviet (mairie) de Leningrad. Son assassinat en 1934 donna le signal des grands procès de Moscou.

LÉLIA, première petite amie de Zaïtsev.

ALLA (VIREN, *alias* PETROVA), costumière au théâtre Mariinski, seconde petite amie de Zaïtsev.

KICHKINE, haut responsable de la Guépéou, d'abord à Petrograd, puis à Moscou. Frère d'armes de Zaïtsev à Petrograd pendant la révolution et la guerre civile (personnage ayant réellement existé).

ZABOTKINA, Olga Benediktovna, professeure de piano, voisine de Faïna BARANOVA, la première victime d'une série de meurtres.

FIRSOV, Afanassi Ossipovitch, directeur de l'usine le Diesel russe (ex-usine Alfred Nobel) à Leningrad.

ALEXANDROVITCH, Alexeï, expert en art et héraldique, collaborateur du musée de l'Ermitage.

LILOVAÏA, Tatiana Lvovna, guide du musée de l'Ermitage (personnage ayant réellement existé).

CHAROV, Nikolaï Davydovitch, instructeur de la commission d'épuration de la Guépéou.

PROSTAK, directeur de la société de vente aux enchères "Antiquités" (personnage ayant réellement existé).

APRELSKI, instructeur de la Guépéou à la prison Chpalernaïa de Leningrad.

L'action se passe en URSS, la première année du "grand tournant" (1929-1930). Staline vient tout juste de donner un coup d'arrêt à la NEP (nouvelle économie politique) initiée en 1921 par Lénine et instaurant une libéralisation de l'économie et le retour partiel à l'initiative privée. Commence dès lors l'étatisation totale de l'économie avec le lancement des premiers plans quinquennaux, l'industrialisation à marche forcée, la collectivisation des terres et la consolidation du pouvoir de Staline après l'élimination de l'opposition trotskiste. C'est aussi l'époque des premières purges, des premiers procès politiques, qui aboutiront bientôt à la terreur stalinienne des années 1930 avec ses exécutions et ses déportations massives dans les camps du Goulag.

I

1

Zaïtsev reprit sa lecture depuis le début. De nouveau, il eut l'impression qu'on lui passait du papier de verre sur les paupières. Il lisait et relisait le rapport de police, incapable d'en retenir un traître mot.

La victime : Faïna Baranova, trente-quatre ans, non inscrite au parti, comptable dans une coopérative industrielle, célibataire.

Pas de chance, d'habitude, le premier suspect, c'est le mari. À part ça, zéro suspect, zéro indice.

Zaïtsev alluma l'ampoule sous l'abat-jour vert. Il n'y voyait pas vraiment plus clair. Dehors, le ciel était d'un bleu tendre. Habituelle supercherie du mois de juin et des nuits blanches de Leningrad. Pourtant, les magasins avaient déjà refermé leurs portes. Carrioles, tramways, automobiles avaient déserté les rues. Les habitants avaient baissé les stores opaques de leurs fenêtres en quête d'un sommeil fragile entre ces deux périodes de clarté que devenaient, le temps d'un mois, le jour et la nuit. Les rues endormies étaient claires et lumineuses.

Zaïtsev examina les clichés à la lumière de la lampe.

Faïna Baranova avait été assassinée dans la pièce qu'elle occupait au sein d'un appartement communautaire. Sur ces photographies en noir et blanc, la tapisserie rose paraissait gris clair. La victime était assise dans un fauteuil près d'une fenêtre. La lourde tenture qui masquait la porte d'entrée était relevée sur un côté. Par la fenêtre on apercevait la bibliothèque publique.

Zaïtsev tourna la page, vérifia l'adresse : 1, perspective du 25-Octobre. Autrement dit, l'angle de la perspective Nevski et de l'avenue Sadovaïa*.

À nouveau les lettres se brouillèrent en un maelström inintelligible. Zaïtsev réprima un bâillement. Impossible de se concentrer. Les bruits extérieurs l'en empêchaient. Tous les étages de la police criminelle de Leningrad étaient en proie à l'habituelle effervescence nocturne. Là, c'était un prévenu qu'on amenait, ici, un autre qu'on interrogeait. Quelqu'un sanglotait, un autre jurait et, dans tous les couloirs et tous les bureaux, les mêmes lampes répandaient la même lueur jaune blafarde. Partout régnait une forte odeur de tabac.

Bon, très bien, la femme s'appelait Faïna Baranova. Zaïtsev s'empara d'un des clichés en noir et blanc, s'employa à le coloriser mentalement. Les bords de la photographie coïncidaient avec l'embrasure de la porte ouverte par laquelle Zaïtsev avait entrevu pour la première fois la femme, plus exactement, son cadavre, lorsqu'il était venu procéder à l'examen des lieux.

*

— Alors, Vassia**, on envoie le corps à l'autopsie ?

Martynov, le front en sueur, rabattit sa casquette sur la nuque. Ses yeux étaient rouges de fatigue. Il avait passé la nuit à traquer des bandits dans l'un des grands immeubles de rapport de la Ligovka***, puis la matinée à rédiger son rapport. Il n'avait pas eu le temps de rentrer chez lui que, déjà,

* La perspective Nevski (avenue de la Neva), l'artère la plus centrale et la plus célèbre de la ville, avait été rebaptisée par le nouveau pouvoir "perspective du 25-Octobre" en l'honneur du premier jour de l'insurrection révolutionnaire à Petrograd en octobre 1917. La rue Sadovaïa, littéralement "la rue des Jardins". *(Toutes les notes sont de la traductrice.)*

** Diminutif de Vassili (Basile), prénom de l'inspecteur Zaïtsev.

*** Quartier mal famé de Leningrad, fréquenté après la révolution par des bandes de voyous et d'enfants vagabonds. La Ligovka était connue également pour ses maisons closes et ses tripots.

une nouvelle journée commençait. Puis, la brigade avait été appelée sur la perspective du 25-Octobre.

— Patience, mon gars, et ce sera ton tour de prendre ta pause, lui lança Kratchkine de sa voix de fausset.

Il venait de débarquer dans l'appartement de la victime avec tout son harnachement. Dans une main, il tenait une mallette avec tout l'attirail pour investiguer la scène de crime, dans l'autre, le pied de son appareil photo.

— Va te faire…, riposta Martynov, l'air lugubre en clignant des yeux.

À peine avaient-ils pénétré dans le couloir de l'appartement que Zaïtsev et toute son équipe avaient été saisis à la gorge par les miasmes de la bonne douzaine de fourneaux qui carburaient de concert dans la cuisine. Difficile de se frayer un passage au milieu du bric-à-brac entassé par les occupants. L'appartement avait été jadis une vaste demeure aristocratique. À présent, chacune des pièces était occupée par une famille. Bref, un appartement communautaire typique. Depuis que les flics avaient débarqué, c'était la bousculade dans le couloir. Les voisins sortaient sur le pas de leur porte. Un vieillard, aux allures d'homme des bois, n'arrêtait pas de coller aux basques de Zaïtsev.

Ce dernier se retourna et lâcha d'un ton courroucé :

— Camarade, si j'vous gêne, dites-le-moi.

— Circulez, camarades, y a rien à voir ! lança à son tour Kratchkine.

Du coup, ceux des voisins qui comptaient se claquemurer chez eux pendant la perquisition de la police pointèrent à leur tour le bout du nez.

Zaïtsev se pencha pour examiner la serrure branlante. Derrière lui se tenaient les deux témoins, le concierge et le gérant de l'immeuble.

— Elle n'a pas ouvert depuis hier, intervint de nouveau l'homme des bois.

C'est lui qui avait appelé la police. Samoïlov émergea au milieu des fumées de graillon du couloir.

— Je viens de téléphoner à la coopérative. Baranova ne s'est pas présentée à son boulot.

Zaïtsev opina de la tête.

Martynov s'adossa au mur et s'immobilisa, les yeux clos. *J'aurais dû le renvoyer chez lui*, songea Zaïtsev. *Aujourd'hui, il ne me sera pas d'un grand secours*.

— Peut-être qu'elle est simplement sortie ? hasarda Sérafimov.

— C'te blague ! trompeta un type vêtu d'une blouse à la Tolstoï. Comme si on l'aurait pas remarqué.

— Vous étiez son confident, ou quoi ? l'apostropha Zaïtsev en vrillant brusquement son regard dans celui de l'homme.

— Pff… Visez un peu comme il écarquille ses mirettes, le flicaillon, maugréa une femme d'âge mûr.

Zaïtsev fit celui qui n'avait pas entendu.

— Son confident ? Pourquoi vous dites ça ? répliqua l'homme, vexé. Comme si nous, ses voisins, on n'était pas au courant. On s'entend tous à merveille ici. On forme tous une même famille. Personne vous dira le contraire. Et tout le monde a le plus grand respect pour Faïna Baranova malgré qu'elle ait des ascendances juives. C'est une femme convenable, sérieuse.

Un murmure se répandit dans le couloir. "Oh, t'as vu ? Un chien !" Les voisins se mirent à bourdonner, chuchoter, pousser des "oh !" et des "ah !" tout en s'écartant pour livrer passage à un berger allemand au pelage noir. C'était le descendant d'As de Trèfle, un chien policier qui, dix ans plus tôt, avait eu son heure de gloire dans la police de Leningrad, et qui portait le même nom.

Le maître-chien émit un ordre à voix basse.

As de Trèfle se figea sur place comme si son odorat se muait soudain en ouïe, exigeant un silence absolu. Il se mit à gratter le plancher.

— Fracture la porte, Martynov, commanda brièvement Zaïtsev.

Le maître-chien saisit l'animal par le col.

Martynov introduisit une petite pince-monseigneur dans l'embrasure, appuya. La pince rebondit dans ses mains ne ramenant qu'une fine lame de bois. Martynov jeta un regard penaud à Zaïtsev comme s'il sortait enfin de sa léthargie. Il réitéra l'opération en maniant l'instrument avec plus de doigté.

La porte de Faïna Baranova émit un ultime craquement et s'ouvrit toute grande. La troupe de curieux massée dans le dos des policiers se remit à bourdonner, à s'agiter.

— Je demande à l'assistance de reculer ! rugit Zaïtsev. Camarades témoins, dites-nous s'il s'agit bien de la citoyenne Baranova ?

— C'est elle-même, répondit le concierge en se dévissant le cou afin d'entrapercevoir la morte par-dessus l'épaule de Zaïtsev.

— Merci, camarade. Citoyens, ça sert à rien de rester plantés là ! harangua Zaïtsev d'une voix forte. Vous serez interrogés chacun votre tour.

— Allez, reculez, camarades, intervint Sérafimov en repoussant les curieux avec tact mais fermeté au fond du couloir.

— Va interroger les voisins, chuchota Zaïtsev.

Sérafimov acquiesça d'un signe de tête et quitta la pièce en veillant à refermer la porte derrière lui.

Zaïtsev se retrouva seul face à Faïna Baranova. Avant que Kratchkine ne vienne répandre sa poudre noire sur les objets et le mobilier afin de détecter d'éventuelles empreintes, et que Martynov et Samoïlov ne viennent perquisitionner les lieux en ouvrant un à un tous les tiroirs et portes de placards, il s'efforça de balayer du regard la scène du crime. La première impression était toujours riche d'enseignements.

La pièce était encombrée de meubles, mais vaste et éclairée par de hautes fenêtres. Près de l'une d'elles, Faïna Baranova trônait dans un fauteuil, une main posée sur l'accoudoir, l'autre sur le ventre. Dans la main droite, elle tenait une rose, dans la gauche, un plumeau.

— La rose noire symbolise la tristesse, déclara soudain Martynov de retour dans la pièce avec Kratchkine.

La rose de Baranova, elle, était blanche. Mais Martynov avait raison. La morte était l'image même du désespoir et du tragique. Juste derrière elle, une portière rouge cramoisi aux plis ondoyants attirait le regard. Sur ce fond, la robe paraissait encore plus noire et la rose plus blanche. Ce contraste entre le rouge écarlate, le noir et le blanc, avait quelque chose de théâtral. Seuls les reflets moirés de la soie, l'onctuosité du velours et la délicatesse des pétales de rose conféraient à la scène une touche de douceur.

La posture de la morte était si naturelle que Zaïtsev crut tout d'abord qu'elle était vivante. Elle avait les yeux grands ouverts.

— C'est le cœur qu'a lâché, on dirait, fit Kratchkine, le plus âgé de l'équipe, ponctuant son diagnostic d'un hochement de tête. Elle n'a pas pu reprendre sa respiration et adieu !

— Mesure pas les choses à l'aune de ton âge, Kratchkine. Cette femme n'est pas si vieille.

Kratchkine haussa ses maigres épaules aux os saillants.

— Pas si vieille, mais pas de la prime jeunesse non plus. Mon hypothèse est crédible.

— Martynov, appelle donc l'ambulance.

Martynov sortit dans le couloir téléphoner aux urgences afin qu'on vienne embarquer le cadavre.

Zaïtsev releva une fine balafre rouge au niveau du cou de la défunte.

— Stop. Pas si vite ! Il est trop tôt pour plier bagage, fit Kratchkine.

Soulevant de l'index le col blanc, il révéla une entaille écarlate sur toute la longueur du cou.

— J'parie que c'est l'mari, conclut aussitôt Samoïlov.

— Pas besoin d'être un homme pour ça. Une femme peut en faire tout autant. Et même un adolescent, ou un vieillard. Pas besoin de force, fit observer Kratchkine du haut de son expérience de limier, tout en dépliant le trépied de son appareil photo. Mais disons que, statistiquement parlant, c'est en général plutôt l'acte d'un mari ou d'un concubin. Or, les statistiques, c'est quelque chose de sérieux, ça ment pas. Vassia, fit-il en s'adressant soudain à Zaïtsev, dis au grand chef que ma santé me permet plus de trimballer tout cet attirail. La brigade devrait embaucher un photographe.

Kratchkine ne ratait pas une occasion de rappeler qu'il faudrait recruter un photographe. Et, de fait, il avait raison. La police criminelle manquait de personnel. N'empêche, Kratchkine souhaitait-il sincèrement du renfort ? Quand Zaïtsev avait débarqué dans la brigade, Kratchkine s'était présenté en ces termes : "Kratchkine, vieil hypocondriaque. Misanthrope." Et il lui avait serré la main si fort que les os avaient craqué.

Kratchkine leva le bras et brandit le flash.

— Samoïlov, regarde si, par hasard, y a pas la corde d'un instrument de musique ou quelque chose du genre qui traînerait dans les parages, fit Zaïtsev.

Et voyant que Martynov était déjà de retour, il jeta un bref coup d'œil à sa montre au verre rayé et se mit à dicter.

— Le corps a été découvert à six heures quarante-huit minutes du matin…

Samoïlov ouvrait bruyamment les tiroirs de la commode, de la coiffeuse, de l'armoire.

— Cause du décès : mort par strangulation, poursuivit Zaïtsev d'un ton machinal.

Le flash crépita, illuminant la pièce l'espace d'une seconde.

Cependant, pas trace de corde nulle part.

*

"Pas de la prime jeunesse", avait dit Kratchkine. Zaïtsev consulta le dossier de la victime. Faïna Baranova avait trente-quatre ans. Puis, il étudia la photo d'identité. Regard figé, lèvres serrées, photo typique d'une carte professionnelle. La victime vivait seule. Elle avait une cousine qui habitait à Kiev. À part ça, ses voisins ne lui connaissaient pas d'autre parenté. *Encore ces satanés voisins !*

Zaïtsev mit de côté la photo de Faïna Baranova comme s'il tentait de la voir de ses propres yeux et non au travers de ceux des voisins.

Il était finalement d'accord avec Kratchkine. Pour son âge, Faïna Baranova avait l'air, sinon d'une vieille femme, du moins d'une personne dont la santé laissait clairement à désirer. Visage bouffi, poches brunes sous les yeux. Mais, à vrai dire, qui, de nos jours, plus de dix ans après la révolution, pouvait se targuer d'avoir bonne mine alors qu'il devait avaler une nourriture infecte, se tuer au travail, faire la queue durant des heures devant les magasins, assumer le tourbillon des tâches domestiques et, le lendemain aux aurores, prendre le tramway d'assaut et retourner au travail ? *Ça ne l'empêchait pas de s'épiler les sourcils*, nota Zaïtsev.

Il y avait aussi le plumeau. C'est avec ça que les femmes de ménage enlevaient la poussière. Les maîtresses de maison, elles, préféraient l'habituel chiffon. Zaïtsev se leva, alla vers la porte.

— Sérafimov ! cria-t-il en direction du couloir.

Il tendit l'oreille et reconnut le pas de son collègue. Il se remit à examiner les clichés. Sérafimov s'encadra dans la porte de son bureau.

— Sima*, regarde si Baranova n'employait pas de femme de ménage. Sait-on jamais. La femme aurait pu faire le ménage chez elle et par ailleurs renseigner des comparses.

— Mais les voisins ont bien stipulé que rien n'avait été volé.

— Comme si chacun savait tout ce qui se passe chez son voisin, rétorqua Zaïtsev avec humeur. À les écouter, tous les gens de cet appartement vivaient en parfaite harmonie. Ça aussi, c'est à vérifier.

Sérafimov ne releva pas.

Zaïtsev ferma les yeux, cacha son visage dans ses mains. Le jaune de la lampe électrique lui vrillait les tempes. "La rose rouge symbolise l'amour." Quand il rouvrit les yeux, il découvrit une feuille de papier blanc posée sur son rapport d'enquête. La silhouette floue de Sérafimov se balançait à ses côtés. En tête de la feuille, calligraphiés d'une écriture bien lisible de séminariste, il lut les mots suivants : "Demande officielle".

— Ce sera tout pour aujourd'hui, Sérafim. Les demandes officielles, on garde ça pour demain. À présent, au dodo, fit Zaïtsev en se levant de sa chaise qui émit force craquements. J'ai comme l'impression que ces dernières vingt-quatre heures ont fini de m'achever. J'suis incapable d'aligner deux idées de suite.

— C'est ma lettre de démission.

— Quoi ? se récria Zaïtsev en examinant le document de plus près : "… je souhaite démissionner".

Il leva de nouveau les yeux sur Sérafimov.

— Sima, tu plaisantes, ou quoi ?

* Sima, Sérafim, diminutifs familiers de Sérafimov, patronyme dérivé du prénom Sérafim (Séraphin).

Il y avait dans l'apparence de Sérafimov une sorte d'innocence pascale, en parfaite adéquation avec son patronyme. Néanmoins, on aurait eu tort de se fier au bleu de ses yeux et au rose de ses joues. Voici cinq ans que Sérafimov avait intégré leur équipe. Une époque où, dans les rues mal éclairées de Leningrad, on échangeait encore des coups de feu et où la pègre tenait le haut du pavé. Sérafimov avait maintes fois affronté les bandits et senti les balles siffler à ses oreilles.

Zaïtsev parcourut la lettre de démission, la jeta sur son bureau.

— M'est avis, cher Sérafim, que t'as besoin d'un peu de repos. Ce sont des choses qui arrivent. C'est pas une raison pour te précipiter et pondre des lettres de démission. Reprends ton papelard, et va te coucher. J'ai rien vu.

Sérafimov l'agrippa par la manche.

— Vassia, j'suis sérieux.

Comme presque tous les gars qui travaillaient à la criminelle, Zaïtsev n'avait pas encore la trentaine. Mais, dans leur profession, un an ou deux faisaient toute la différence. Plus que dix années dans d'autres. Zaïtsev n'était rien moins que "le célèbre" inspecteur Vassili Zaïtsev. Le camarade Zaïtsev. Et ce n'est qu'au sein de sa brigade qu'on l'appelait par son petit nom, Vassia.

— Sérafim, tu sais qu'on manque de personnel. Macaque* ne quitte une traque que pour prendre part à un nouveau coup de filet. Kratchkine, lui, doit jouer les photographes au lieu d'interroger les suspects et toi, tu voudrais donner ta démission ?

Le regard que lui jeta Sérafimov le surprit.

— J'suis sérieux, répéta tout bas ce dernier.

Zaïtsev le dévisagea plus attentivement. Oui, c'en avait tout l'air.

— Assieds-toi, Sérafim.

Zaïtsev alla refermer la porte du bureau, boutant du même coup hors de la pièce les tentacules bleuâtres de la fumée de tabac qui envahissait le couloir.

* Sobriquet formé sur le nom de Martynov proche du mot russe *martychka* : "guenon, macaque".

Sérafimov se laissa choir sur le canapé en similicuir. Zaïtsev, lui, alla s'asseoir sur le rebord de la fenêtre qui était grande ouverte. On percevait le clapotis régulier des vagues qui venaient s'échouer sur le parapet de granit. Une odeur de pourriture et de fraîcheur mêlées montait du canal de la Fontanka.

— Vassia, perds pas ton temps. J'ai pris ma décision, déclara Sérafimov d'une voix morne.

Le pistolet formait un renflement sous son mince veston. À voir les boucles blondes, les yeux bleus et les joues roses de son détenteur, le flingue avait plutôt l'air d'un joujou.

— Ta décision est prise, c'est bon, je discute pas. T'es un grand garçon. Simplement, je m'interroge, tu vas aller bosser où, du coup ? Dans un dépôt de tramways ? Dans un bureau ? Ou bien t'as quelqu'un, une petite amie, qui souhaite épouser un comptable plutôt qu'un flic. Histoire d'échapper aux horaires de nuit et au monde interlope de son amoureux.

Sérafimov se leva à son tour, s'approcha tout près de Zaïtsev. Du regard, il désigna la porte fermée. Zaïtsev saisit l'allusion, sauta du rebord, referma les battants de la croisée.

— Tu crois peut-être que c'est moi qui veux démissionner… Je vais être traduit devant la commission d'épuration, confessa Sérafimov en baissant la voix.

— Hein ? s'écria Zaïtsev, interloqué. Et qu'est-ce que cette commission va bien trouver à reprocher à ton CV ? Que tu as été blessé au cours d'opérations ? Qu'au péril de ta vie, tu as sauvé ton camarade Govoroukhine des balles des malfrats ? Que tu as passé des nuits blanches à traquer les criminels ? Ton CV, tout le monde le connaît, Sérafim. Et des collaborateurs avec de pareils états de service, à la Crim, ça vaut son pesant d'or.

— T'en parles à ton aise ! s'exclama Sérafimov avec colère.

— Pourquoi ? En quoi suis-je différent de toi ?

— Pour toi, les choses sont simples.

— Et pas pour toi ? Où est le problème ?

À cet instant, le téléphone sonna. Zaïtsev décrocha, fit signe à Sérafimov de patienter.

— Zaïtsev à l'appareil. J'écoute. Oui, j'en prends note. Parfait ! Merci.